

REMY MERCY

Le pont levant de la rue de Crimée

Roman

PREMIERE PARTIE

Chapitre I

« Ce monde est donc instable », se dit François Cassard en traversant le pont levant de la rue de Crimée. Il le pense avec une légère amertume que trahit l'expression désappointée de son visage. Le voilà qui s'arrête au beau milieu du pont, lui dont l'allure décidée et rapide se voulait le reflet d'une journée bien commencée : il croyait – il en était même persuadé – que ce matin, à huit heures trente, il allait traverser le canal par la passerelle ; et donc pas par le pont.

La passerelle qui se situe juste à côté du pont n'est empruntée en général par les piétons que quand le pont est levé. Cette pratique est évidemment facultative puisque l'on peut décider de prendre tout de même la passerelle quand le pont est baissé, mais le fait que, pour cela, il faille monter un escalier assez raide puis en descendre un autre juste après une ascension laborieuse, semble une raison suffisante pour encourager la majorité des piétons à passer par le pont quand cela est possible : cela nécessite un effort incomparablement moins important et beaucoup plus raisonnable.

Ce mardi matin, François Cassard s'attendait à ce que le pont soit levé et que, par conséquent, il doive user de la passerelle pour continuer sa marche dynamique

en direction du métro Laumière. Mais voilà : le pont levant de la rue de Crimée est resté baissé, François s'est laissé prendre dans son élan, oubliant la joie qu'il avait ressentie en fermant la porte de son appartement, dans l'ascenseur, et même dans les premiers instants après avoir quitté son immeuble, la joie, donc, de savoir que ce matin, à huit heures trente, il traverserait le canal par la passerelle. Le pont étant baissé, François s'est engouffré par le passage du pont, sur le trottoir de droite. Comme il n'est pas un homme oublieux, il a pris fatalement conscience de sa position incongrue – sur le pont et pas sur la passerelle – a décidé d'arrêter sa marche, trop tard.

Nous en sommes là. François et sa mine déconfite ; François et son trouble, François qui commet l'erreur de passer sa main dans ses cheveux graissés : ils s'en trouvent tout ébouriffés. Il s'en rendra compte bien plus tard dans l'ascenseur qu'il prend pour atteindre son bureau. Il sortira alors de l'état dans lequel il s'est mis suite à sa mésaventure.

Cela arrivera dans trente minutes (si le réseau de transports parisiens ne rencontre aucune difficulté). Pour l'instant, François Cassard doute. Ce qui lui plaisait en partant de chez lui, c'était l'idée que le pont serait levé, qu'il y avait un ordre à tout cela. Voilà deux semaines qu'il habite le quartier et qu'il emprunte ce chemin du lundi au vendredi, tous les

matins dans un sens, et tous les soirs dans l'autre sens. Le premier mardi : le pont était levé à huit heures trente. Le deuxième mardi : le pont était levé à huit heures trente. Le troisième mardi : le pont devait être levé à huit heures trente. Il est manifestement baissé, la série est ainsi rompue : il ne traversera pas le canal par la passerelle ce mardi matin à huit heures trente.

Il continue à réfléchir à tout cela. Qu'est-ce qui le mettait en joie ? Utiliser la passerelle. Qu'est-ce qui l'attriste ? Se trouver sur le pont... Il n'est pas trop tard. Il pourrait tout de même faire le détour et prendre le chemin dont l'idée lui embaumait le cœur, même si d'un point de vue purement logique cela serait absurde.

Alors que faire : rebrousser chemin et prendre la passerelle, ou continuer sur le pont ? Il se trouverait ridicule de reculer, même si, au fond, il pense que personne ne l'observe. Il décide donc de continuer sa route sur le pont, puis disparaît dans la rue de Crimée. Cet épisode peut faire dire que François Cassard serait un narrateur admirable. Il possède le sens de l'observation et la volonté de synthèse. Il recherche un sens à l'ordre du monde ; il est curieux et assez calme pour aller au bout de sa détermination. François se plaît à comparer, à regarder, à détailler, à déduire. Mais il n'est pas le narrateur. Quelqu'un

d'autre se charge de conter ses agissements, ses agitations et ses perturbations. Par exemple, le narrateur vient de décrire le malaise de François, quand il s'est rendu compte que ses conclusions sur la régularité des mouvements du pont levant de la rue de Crimée étaient fausses.

Il n'est plus là. Le chapitre aurait pu se terminer sur la disparition de François s'il ne constituait pas une scène d'exposition. En effet, le jeune homme (précision utile pour la suite), ne sait pas encore que dans cinq minutes sa future femme, la très jolie Geneviève, traversera le pont dans le sens inverse, en direction du métro Crimée.

Il est à noter que pour l'instant un seul point commun semble unir les futurs amants. Il peut apparaître anodin mais marque assez le caractère de ces jeunes gens pour que l'on s'y attarde. François habite près de la station Crimée ; il prend le métro à Laumière parce qu'il utilise la ligne 5 direction place d'Italie. Geneviève habite près de Laumière ; elle prend le métro à Crimée parce qu'elle utilise la ligne 7 direction Villejuif – Mairie d'Ivry. Ecrit comme cela, le point commun n'apparaît guère. Creusons un peu : tous les deux pourraient prendre le métro à la station la plus proche de chez eux, puis changer à Stalingrad pour récupérer la ligne qui leur convient. Ce détour

pédestre leur fait perdre cinq minutes à chacun ; ils s'obstinent : ils ne voudraient pas perdre le plaisir incommensurable que leur procure la traversée du canal, que ce soit par le pont ou par la passerelle.

Ceci amène naturellement à exposer l'un des seuls différends connus à ce stade : Geneviève préfère passer par le pont – il faut préciser qu'elle porte souvent des talons – et François apprécie les deux moyens de traverser le canal. S'il devait le faire en bateau, il continuerait à passer par là.

Ils ne se connaissent pas encore. Un temps viendra où ils riront de se rappeler qu'ils ne se connaissaient pas à cinq minutes près ; mais n'anticipons pas plus une idylle à venir. Geneviève arrive.

Suivant son habitude, elle s'arrête au milieu du pont, comme elle s'arrêterait au sommet de la passerelle si le pont était levé, et se tourne, méditative, vers Paris. Jamais elle ne prend le temps de regarder de l'autre côté, comme si son attention ne pouvait se porter que sur la capitale. Ce matin, le ciel est clair, on voit loin ; tout va bien. Paris va bien.

Elle reste ainsi une bonne minute, puis repart en direction de l'avenue de Flandre. Son visage est arrivé fermé. Il s'est ouvert dans la contemplation de Paris, puis s'est refermé ; un peu moins peut-être.

Parfois, pas aujourd'hui, elle tourne à droite en sortant du pont, puis longe le canal jusqu'à la place de Joinville, d'où elle s'oriente alors vers l'avenue de Flandre. Pas aujourd'hui. Sans raison. Geneviève a un comportement aléatoire.

Elle non plus, c'est l'évidence, ne connaît pas François. Elle ne l'imagine même pas. Pourtant, contrairement à son futur amant, elle sait. Quelque chose au fond d'elle-même lui inspire l'idée d'un amour à venir.

Cela ne l'empêche pas de se divertir en attendant : il arrive parfois, le soir, de la voir accompagnée traversant le pont en direction de Laumière. Ces soirs-là, elle ne prend pas le temps d'ouvrir son visage à la capitale. Mais elle sait, ici aussi, ou du moins est persuadée de savoir, que ce ne sont que des relations éphémères. Geneviève s'arrange de toute façon pour que cela soit ainsi et l'accompagnateur change fréquemment.

Ce matin, elle est passée rapidement ; sa pause habituelle semble le seul moment de sérénité qu'elle s'octroie de dégager entre deux souffles de vent. Elle a disparu ; Geneviève est furtive, parfois.

La scène d'exposition se termine. François et Geneviève ont été présentés, avec cinq minutes de décalage. Ils ne sont encore que des enveloppes qui

demandent à récupérer leur texture, à se remplir de vie. Cela viendra.

Le narrateur peut être accusé de beaucoup d'omissions plus ou moins volontaires : quand sommes-nous ? A quelle époque, quelle saison ? Quel temps fait-il ? Savez-vous si les personnages ont eu froid ? Quelles odeurs, quelles couleurs, quelles matières, quels sons ? Pouvez-vous décrire le pont et la passerelle ? Vous ne connaissez que Geneviève et François, mais les autres ? Pourtant, beaucoup de monde passe par là, à toute heure, et dans tous les sens. Oui, dans tous les sens : vers Laumière, vers Crimée, vers La Villette, vers Stalingrad, par le canal, en direction du ciel aussi, ou en direction de l'eau.

Tous ces détails seraient superflus car il faut pour l'instant comprendre l'enjeu : Geneviève et François se rencontreront, ils s'aimeront. C'est leur destin, ou plutôt une correction de leurs destins. Cela aussi devra être expliqué. Ce le sera bientôt.

Ils ne le savent pas, pas encore, mais cette rencontre merveilleuse aura lieu même si, tous les matins du lundi au vendredi, cinq minutes apparemment incompressibles empêchent cet amour de naître.